

look back

corinne rondeau

Affaire de limites. Facile de soigner les positions latérales, gauche, droite. Seul souci, la ligne de partage, pas la symétrie. Quant aux devants et aux derrières, la ligne se déplace incessamment. L'art s'écoule sans fin et les digues qu'on place pour freiner la coulée partent à vau-l'eau.

Avoir recours aux cours d'eau, à l'amont et l'aval : regarder depuis l'origine de la source, sa partie haute, ou au bout de l'écoulement, la partie basse. Position à soigner, l'aval qui dévale. L'amont est simplement une position à reconnaître. Regarder derrière depuis la partie haute est une manière réconfortante de trouver de la satisfaction quand on ne sait plus d'où regarder, ou parce qu'on est vraiment très bas dans la partie basse. On se protège avec des immobilités théoriques : c'était comme ça avant ! Malgré tout, ça titille : et maintenant ? Il faut rendre insatisfaisante les immobilités. Ça repart !

Hier, partie haute, aujourd'hui, partie basse. Des constructeurs de digues sur la ligne du temps, pour chercher des cadres, savoir où on en est dans le temps et l'espace. Sinon pourquoi construire ?

Mais voilà qu'aujourd'hui, l'art se répand dans toutes les directions, affolement général, le niveau monte : expansion de l'étendue en largeur, longueur, hauteur. La tête sous l'eau passe, nous sommes emportés. C'est sans compter sur d'autres constructeurs. Limiter le déluge consiste à faire avec des œuvres des expositions thématiques version science et histoire, ou fictionnelles version esthétique moderne. Si on ne peut rien arrêter, il faut choisir l'arche. On est entraînés mais cette fois-ci la tête hors de l'eau, avec pour principe celui de la colombe : il va bien falloir accoster. Mais peut-être y a-t-il un autre principe : celui de la noyade. Pas la peine d'attendre l'asphyxie pour ça, après tout Virginia Woolf a fait plus avec l'eau qu'avec des pierres dans ses poches : l'eau ne fut pas sa sépulture mais littérature. « Puisse l'eau me recouvrir, l'eau de la source aux souhaits » peut s'entendre non comme préméditation de sa mort, mais comme l'annonce du signe de l'eau : le dess(e)in se défait dans le courant des ondes.

Le plaisir des logiques rigoureuses même en jouant du hasard, des lois de fonctionnement même si elles sont guidées par l'existence, des conventions même si elles sont faites pour être déplacées, ... c'est la belle histoire des digues dont le point d'apothéose est celui des rétrospectives. L'artiste l'arme à gauche – ou presque car il faut un certain âge pour avoir sa rétrospective de son vivant – laisse une totalité. On en fait un panorama serein pour apprécier sans peur de la voir trop bouger, à moins d'un commissariat iconoclaste. Pas sûr qu'on en voit beaucoup. Car la rétrospective, même jouant de la thématique dans la chronologie, a toujours un prérequis temporel, et la thématique ne sert qu'à démontrer ceci : ce qui est à la fin était déjà en puissance au début. « Waouh ! » interjette le spectateur. Donc ça ne coule pas dans le sens haut vers bas ? Eh non, ça reflue. Si tout est en mouvement, flux, il n'y a pas de possibilité de cumul, de sédimentation, de répit, de relâchement. Si tout est achevé, arrêté, il n'y a plus de vie, de conflits, de tensions, de passions. Et comme la vie est courte, même pour les artistes, peu de chance qu'ils ne reviennent pas sur les mêmes choses sans devenir plus « zen » avec l'âge. On appelle ça le détachement, un truc profondément intérieur auquel on devient réceptif de façon quasiment monomaniaque. Ça peut aussi s'appeler une obsession. Revenir et être détaché,



deux vertus des artistes qui restent ... dans l'histoire. Parce que leurs œuvres sont aussi mouvantes que la vie qui se creuse comme les rides des visages, les lits des rivières, leurs surfaces regorgent de variations, du tourbillon au plan d'eau lisse. Et parce qu'il y a des zones plus profondes, plus agitées, l'eau arrive plus tardivement en un autre lieu pour mieux s'y baigner. Duchamp n'avait-il pas dit juste après la phrase liturgique de l'enseignement artistique « c'est le regardeur qui fait le tableau » : « on découvre Le Greco trois cents ans après »... le spectateur a du retard, l'enseignement artistique aussi ! Il y a des crues et des assèchements, des flux et des reflux. En définitive, ce n'est pas l'art qui s'écoule sans fin mais *des œuvres*, il n'y a aucune raison que ça ne continue pas, même la tête sous l'eau. Quant aux rétrospectives qui permettent à la satisfaction nécrophile d'être à son comble, elles sont des horizons artificiels autorisant tout de même un jugement. Idéalement, – puisque rien ne viendra modifier l'ordre de succession, à moins d'une œuvre trouvée derrière les fagots, une œuvre majeure dirons-nous – on peut en brosser une logique, comme le topographe fait passer le paysage dans un plan, transférant l'échelle du monde à celui de la cartographie. C'est un art de localisation, gauche, droite, devant ou derrière. C'est donc la clôture temporelle – quelles que soient les thématiques – qui pose la fin d'un horizon, pour faire retour sur les origines. Cela explique l'usage des thématiques qui sont une tentative de jouer avec la source, et affirmer la place que prend une œuvre dans l'œuvre et l'œuvre dans l'histoire. Le plaisir nécrophile est justement que l'horizon bouge très peu. Ce qui bouge en revanche ce sont les interprétations. L'interprétation forme un beau couple avec la rétrospective comme ensemble clos : travailler dans un temps d'encadrement de l'œuvre fini. Ce temps ne vaut que sur la partie haute, et dans un rapport d'enfermement avec la source. Le seul trait positif de l'interprétation c'est qu'elle vaut toujours pour une autre. On peut bien s'en amuser quand on est dans la partie basse, dans l'écoulement, car après tout se tenir loin de la source est une manière de se rendre indifférent. Être indifférent, c'est malgré tout faire vivre un rapport. Rapport d'ouverture avec les souhaits. Souhaits que la ligne bouge sans fin, qu'il n'y ait plus d'affaire de limites, qu'on fasse bouger l'achevé, qu'on arrête le mouvement simultanément. Car la qualité de l'horizon, c'est que marchant vers lui, il reculera à chaque nouvelle foulée. On a du retard sur l'horizon définitivement, ça n'empêche pas d'avancer. Souhaits d'être à la vague, d'être dans ses flux et ses reflux. En amont ou en aval, reste à jouer avec elle, à tenir sur des surfaces dont on ne sait pas si elles-mêmes reculent ou avancent, et à descendre de la planche à surfer avec l'œil brillant. Signe que l'écoulement, le débord de l'art actuel ne se pose pas la question de ses origines. Après tout Schiller ne dit-il pas que l'homme « n'est tout à fait homme que là où il joue » ? Longue vie à la coulée.